d'indolence dangereuse dans les arts. N'ayant jamais pu, faute d'argent, poursuivre mes études ; obligé, à Paris, de faire le décorateur ; chez Chinard, le tailleur de pierre ; à Roanne, le maître d'école, je m'abandonne à mon sort ! »

Dès cette époque, en effet, datent l'indolence dont il se plaint, et la diversité obligée de ses études le détourna du but qu'il s'était toujours proposé. Cependant étant dans ce collège, il s'occupa de mettre quelqu'argent en réserve afin de pouvoir plus tard aller à Paris concourir pour le grand prix de sculpture. Mais les plus belles années de l'artiste étaient perdues sans retour. Quoi qu'il ne parut pas s'occuper de politique, les événements de 1815 vinrent affliger encore son cœur ulcéré. « Fais-moi une esquisse de ce grand tableau, écrivait-il à un de ses amis, et dis-moi quel espoir tu conçois maintenant de la France ? Malheureuse patrie, déchirée par des enfants stupides, ingrats et féroces, la proie des hordes du Nord conjuré, bientôt tu gémiras dans des chaînes honteuses, digne prix de tes entreprises insensées et criminelles contre la liberté des peuples. Mon ami, le nom de France est devenu un opprobre ; il n'y a plus de patrie pour les vrais citoyens. »

Pendant la dernière année de son séjour à Roanne, un amour malheureux vint lui porter le dernier coup. « Je suis né pour l'amitié, écrivait-il alors, j'ai voulu faire le Céladon ; ce métier ne me convient point ; je l'abjure, et vais me hâter de reprendre auprès de toi mon antique énergie. » Il ne le pût cependant malgré les efforts de ses amis, et la blessure fut incurable.

Il partit, à la fin d'août 1817, pour Paris où il travailla longtemps dans le même atelier avec son ami le peintre Couderc, et, en septembre, il avait présenté une figure pour être admis au concours, comme élève de Cartelier.

Cependant il ne se fiait plus à personne, le nombre de ses